N° 27. SAMEDI 19 FÉVRIER 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
15 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois ,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6 , près le passage Choiseul ;
Et chez Everat, rue du Cadran , n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

ENSEIGNEMENT DU 19 FÉVRIER.

LA PERSÉCUTION.

Messieurs,

Toutes les religions du passé, toutes les philosophies, toutes les doctrines qui sont venues jusqu'à ce jour agrandir les sentimens, éclaircir les préjugés, affaiblir les habitudes brutales et égoïstes des hommes, ont été opprimées et persécutées à leur apparition , signe éclatant qui annonçait, à l'avance, qu'à leur déclin elles seraient oppressives et persécutrices, et qu'après avoir grandi, torturées et comme emmaillottées dans les instrumens de supplice, elles ne s'éteindraient de vieillesse qu'en s'efforçant d'étouffer l'enfance du géant qui naissait en dehors d'elles pour les détrôner.

A peine la philosophie antique s'élève-t-elle pour relâcher et dissoudre les croyances haineuses, égoïstes et purement matérielles des cités grecques et latines, que Socrate boit la ciguë.

A peine, du sein des décombres des autels païens et du temple de Jérusalem surgit la religion chrétienne appelant à une association plus vaste les membres dispersés et confondus des vieilles castes militaires et religieuses que la philosophie, d'opprimée qu'elle avait été, devient oppressive. Les bûchers s'allument, les croix sont dressées, les cirques s'entrouvéent; et les chrétiens, dévorés vivans par les bêtes furieuses, vont grossir chaque jour la foule des noms inscrits au martyrologe.

A peine aux côtés de l'Eglise épuisée, impuissante à poursuivre l'émancipation des travailleurs, apparaît la philosophie moderne pour relâcher les chaînes allourdies de la théologie et de la féodalité, pour niveler la hiérarchie catholique et nobiliaire, et préparer une association plus vaste encore, que l'inquisition commence un système de persécution dont les formes ne cessent, à la vérité, de s'altérer et de s'adoucir, mais qui se prolonge cependant jusqu'à nos jours.

Ainsi, toute révélation morale, tout sentiment bienfaiteur pour l'humanité, a acheté par la persécution le droit d'être persécuteur à son tour! Tout passage, toute

transition d'un ordre vieilli à un ordre nouveau a dû être une lutte, une guerre, et les races, les empires, les croyances qui se sont succédés jusqu'à présent ont ensanglanté les anneaux qui les ont unis dans la chaîne des temps.

D'où vient, Messieurs, cette loi douloureuse du passé? D'où vient que toute société croyait mourir quand elle enfantait une nouvelle société, qu'elle ne se sentait pas revivre en elle, et qu'elle étendait les bras dans son agonie, s'efforçant de la saisir et de l'étouffer?

C'est, comme nous vous l'avons dit, que jusqu'à ce jour l'humanité n'a cessé de marcher, mais sans avoir conscience de sa marche; c'est que l'immense multitude d'êtres humainsé pars à la surface de la terre, devant arriver à l'association universelle par un élargissement graduel de leurs sympathies, toutes les religions du passé n'ont pu embrasser qu'une portion de l'espèce humaine et ne sanctifier qu'une des faces de la vie.

Le paganisme ne put étendre l'amour des hommes au-delà de l'enceinte des cités, ni appliquer leur puissance d'activité à d'autres travaux que les travaux matériels représentés surtout par la guerre. Alors, quand le dévouement de la cité n'est plus qu'égoïsme, parce que les Gentils, les étrangers, frappent pacifiquement aux portes de la ville; quand les institutions guerrières sont insuffisantes, parce que le recueillement, la méditation, la science deviennent chaque jour un besoin plus général; alors ces nécessités nouvelles qui n'ont pas été prévues par les dieux de la cité, et qu'ils ne peuvent contenter, sont méconnues par leurs augures et leurs prêtres, et c'est malgré le culte et les intérêts de la guerre, malgré les jouissances brutales fruits de la conquête et de l'esclavage, que l'esprit se fait jour par les attaques de Socrate et de Platon.

Le christianisme ne put étendre les sympathies humaines qu'à ceux qu'il nomma bons, élus, sans acception de patrie, de caste ou de famille; et si les païens n'avaient pas eu la révélation de l'activité de l'esprit, les chrétiens en apportant cette révélation au monde réprouvèrent l'activité matérielle, par une exagération qui fut sainte, car l'activité matérielle était alors la guerre et l'esclavage. Les chrétiens n'appliquèrent la puissance créatrice des hommes qu'à des travaux intellectuels et de contemplation. Et alors, quand les réprouvés du Dieu pur esprit, quand les enfans du monde et de la chair que l'Eglise avait voués à Satan, frappent aux portes de l'Eglise et que les travaux matériels désormais pacifiques deviennent le besoin général des peuples long-temps adoucis, la philosophie apparaît sous sa forme matérielle, avec le cortège des sciences physiques et de tous les arts industriels, et il faut bien qu'elle grandisse et triomphe en dépit des efforts du christianisme, puisque le christianisme a réprouvé la grande majorité des hommes et anathématisé la matière.

Tout progrès social dans le passé est arrivé, méconnaissant les progrès antérieurs, ignorant les progrès futurs. Il apparaissait comme quelque chose d'hostile, apportant le trouble et la désolation; il venait donner tort à tout ce qui existait, s'annonçant par un langage absolu et exclusif, repoussant et réprouvant tout ce qui ne se ralliait pas sous sa bannière, haïssant et guerroyant en un mot. Et pouvait il s'en défendre, puisqu'il soulevait contre lui, dès son arrivée, la haine et la guerre. C'est que les hommes furent d'abord sauvages, isolés, sans amour les uns pour les autres, de même que la terre était stérile et hostile à l'homme; c'est que la loi de destruction devait long-temps balayer, sillonner le globe, avant qu'il pût recevoir les semences fécondes d'une loi créatrice; c'est que les sociétés devaient par l'antagonisme épuiser et rejeter hors d'elles tout ce qu'il y avait en elles d'exclusif, de haineux, et mesurer violemment leurs forces avant de les unir pour l'exploitation et l'embellissement du monde qui leur fut donné.

C'est par la souffrance que l'homme est arrivé à désirer et connaître le plaisir; c'est par tous les accidens de l'imprévoyance et de la fatalité qu'il a peu à peu conçu un ordre providentiel; c'est par la malédiction qu'il a appris à bénir, et jamais il n'a tendu une main amie qu'à ceux qu'il avait long-temps combattus.

Ainsi la guerre d'extermination contre les *Gentils*, la guerre de conquête et d'oppression contre les *étrangers*, amenèrent l'Europe à concevoir un ordre social où juifs et gentils, romains et etrangers se traitèrent comme frères. Ainsi la réprobation chrétienne de la grande majorité des hommes arriérés et vicieux, la lutte ardente contre le mal personnifié dans les travaux guerriers, dans l'esclavage et les plaisirs de la chair, nous ont conduits peu à peu, NOUS, à concevoir que les travaux et les plaisirs matériels, devenus pacifiques, libres, et justement distribués selon la capacité et les œuvres, étaient tout aussi moraux, tout aussi saints que les travaux et les joies de l'esprit, et que la grande majorité des hommes ignorans et vicieux est à jamais bénie et réhabilitée, par cela seul que les cœurs généreux, dévoués, se sentent mission et puissance de l'améliorer.

Mais avant de quitter les religions, les philosophies du passé, achevons de caractériser les signes qui furent particuliers à leur apparition, et qui ne peuvent plus se représenter.

Si tous les progrès sociaux du passé ont apporté la guerre, parce qu'ils devaient être reçus par la guerre; si tous ont été envisagés à leur naissance comme une catastrophe, une perturbation, admirez combien les circonstances extérieures au milieu desquelles ils furent accomplis ont concouru à leur imprimer ce caractère. C'est au milieu du choc de la Grèce et de l'Asie, de l'Occident et de l'Orient que Socrate et Platon apparaissent, et c'est alors que Rome, par la conquête, a perdu sa vigueur et sa vertu, alors que la multitude innombrable de barbares

contenus par le Danube et le Rhin menacent chaque jour de franchir leurs barrières, que la foi du Christ se propage!

Aussi voyez combien l'aveuglement et l'injustice des masses est prompte à attribuer leurs douleurs saignantes, leurs plaies vives, leurs terreurs paniques, à ceux mêmes qui ne se lèvent au milieu d'elles que pour les guérir. Voyez avec quelle aigreur et quelle lâcheté les incrédules de l'aréopage et du sénat s'en prennent aux philosophes ou aux apôtres, de leur faiblesse et de leur découragement. Voyez avec quelle prodigalité de ruse et de colère on les accuse de tous les revers, de tous les désastres, et l'on amasse incessamment sur leurs têtes tous les soupçons, tous les périls!

Ah! comment les chrétiens auraient-ils pu envisager les mérites de leur œuvre autrement que comme une *expiation?* Comment auraient-ils pu comprendre et aimer cette puissance matérielle corrompue ou barbare, perfide ou brutale, et dont ils eurent tant à souffrir? Oh non! le christianisme naissait au milieu d'un monde armé contre lui d'ignorance et d'inimitié; il dut fermer les yeux, haïr encore et combattre.

Telle fut l'histoire: qu'elle soit pour nous un profitable enseignement! Sachons utiliser cette longue expérience, qui nous prouve que le présent et l'avenir ne sont pas une vaine répétition du passé, qui ne nous autorise pas à répéter superficiellement et vaguement, avec les philosophes critiques du dernier siècle, qu'*il est de l'essence de toute religion et de toute doctrine de commencer par être martyr et de finir par être bourreau.* Mais, jetant un coup d'œil sur l'origine et la fin de tout ce qui a été jusqu'à ce jour, disons hardiment:

Les hommes ont progressivement compris et réalisé un ordre favorable à l'agrandissement de leur bien-être, dans la multitude des choses où ils ne l'avaient pas d'abord entrevu. Leur puissance était limitée; leur amour ne put tout embrasser à la fois, et ce qu'une religion, une philosophie n'embrassait pas dut se roidir, se révolter contre elle à son apparition. De là vient que toute doctrine vieillie fut persécutrice, et toute doctrine naissante persécutée.

Mais aujourd'hui ces progrès accomplis par des tribus, des cités, des nations envahissantes, nous donnent enfin conscience de la destinée progressive de l'humanité et du monde. Toutes ces religions passagères qui se sont succédées, et qui ont formé des associations de plus en plus vastes, ne sont que la préface magnifique de la religion définitive qui proclame l'association universelle des tribus, des cités, des nations; et qui, embrassant tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, sait lire dans l'univers vivant une seule volonté, l'AMÉLIORATION PROGRESSIVE DES SYMPATHIES DE TOUS LES HOMMES, SANS EXCEPTION, L'ÉLARGISSEMENT INDÉFINI DE LEURS LUMIÈRES ET DE LEURS RICHESSES.

SAINT-SIMON paraît! La révélation s'achève! et la religion des religions, l'éternelle religion est enseignée aux hommes!

Ah! celle-là n'aura pas de fin, car elle ne se borne pas à ficher un jallon en terre, pour guider un moment une race, un peuple, une église; mais elle vient apprendre à l'humanité entière sa solidarité pour tous les progrès accomplis, et l'électriser d'un courage invincible pour l'accomplissement de tous les progrès futurs! Elle vient déchirer le double voile qui dérobait à ses yeux le passé et l'avenir! Elle vient enseigner que ce que Dieu veut n'est pas telle ou telle pratique absolue, isolée; que ce que Dieu veut ce ne sont pas des *prières*, mais du TRAVAIL; du travail d'industrie, de science et de beaux-arts; du travail qui soit un passage, une transition perpétuelle de ce qui est mal à ce qui est bien, de ce qui est bien à ce qui est meilleur.

Comment pourrait-elle être oppressive, elle qui vient associer tous les penchans, toutes les études, tous les labeurs; elle qui les sanctifie et les chérit tous, parce qu'elle doit les attirer, les ennoblir, les faire converger tous vers un même but, l'AMÉLIORATION PROGRESSIVE DES SYMPATHIES DE TOUS LES HOMMES SANS EXCEPTION, L'ÉLARGISSEMENT ILLIMITÉ DE LEURS LUMIÈRES ET DE LEURS RICHESSES!

Comment pourrait-elle être oppressive, elle qui efface de la terre l'oppression, la haine, la violence; elle qui ne croit avoir complétement entendu la voix de Dieu que lorsque le libre assentiment des masses répond à la parole du révélateur, que lorsque la foule confirme par son acclamation bienfaisante la mission de l'homme de génie!

Et comment pourrait-elle jamais persécuter, elle qui, loin de porter obstacle au libre développement des tendances individuelles, fait appel, au contraire, à toutes les aptitudes pour les classer toutes, en substituant l'ordre de la capacité à l'ordre de la naissance; elle qui embrasse tous les modes de l'activité humaine, qui glorifie l'esprit que les païens avaient méconnu; qui sanctifie la matière que les chrétiens avait réprouvée, et qui ne laisse ainsi en dehors de son sein aucune force qui puisse s'élever contre elle!

Messieurs! cette religion-ci ne sera point hypocrite, car elle aime toutes les gloires, elle les distribue selon les mérites, et elle ne commande pas une *fausse humilité!*

Cette religion-ci ne peut se corrompre dans le faste et dans les excès, car elle aime toutes les richesses; elle les distribue selon les travaux, et elle n'impose pas une *vaine abstinence!*

Elle ne connaîtra pas l'égoïsme, car elle ne commande pas l'*abnégation*, mais la sainte personnalité qui confond l'amour de soi et l'amour des autres, parce que, dans l'ordre de la capacité, nul ne peut se lever qu'en élevant les autres!

Non ! la religion qui inspire le besoin d'harmonie, d'ordre et de progrès en toutes choses, qui embrasse dans son amour le mal et le bien, comme les deux faces changeantes d'une amélioration morale, indéfinie ; la religion qui proclame que rien n'est étranger à Dieu, rien antipathique à Dieu, rien en dehors de Dieu, cette religion grandit aujourd'hui pour ne jamais décroître, elle bénit à l'avance, elle prévoit, elle accélère tous les progrès moraux, scientifiques et industriels, et ne peut être, à quelque époque que ce soit, oppressive, ni persécutive.

Et si elle ne doit *jamais* persécuter, *quand* pourrait-elle donc rencontrer la persécution ?

Messieurs, ceci n'est pas une vaine bravade, une folle provocation, un défi jeté au monde, et ce n'est pas non plus un leurre, présenté aux cœurs timides pour dissiper leurs craintes imaginaires.

Sans doute, des tentatives plus ou moins malveillantes seront opposées à la propagation Saint-Simonienne. Les injures et les menaces versées sur nos frères du Midi par quelques journaux ultramontains et absolutistes, menaces qui se reproduisent dans le Nord par les efforts des catholiques pour arrêter nos efforts à Bruxelles ; les attaques et les vitres brisées au milieu de l'enseignement de Versailles ; le trouble passager dont vous avez été témoins dans nos dernières séances à Paris ; et, chaque jour, les imputations perfides et calomnieuses des feuilles rétrogrades ; tous ces faits récens sont là pour attester que notre appel sincère aux cœurs ardens et dévoués ne peut être d'abord compris de tout le monde, et que ceux qui veulent aujourd'hui le comprendre le moins sont *ceux* en faveur de qui il est fait, soit qu'ils appartiennent à cette classe la plus nombreuse et la plus pauvre, déshéritée des bienfaits d'une éducation morale, de l'instruction et de l'aisance, et dont nous venons aujourd'hui proclamer les droits nouveaux ; soit qu'ils représentent des croyances et des intérêts désormais justement condamnés, partisans opiniâtres d'un passé déchu, en butte à de justes défiances, aux haines et aux violences populaires, contre lesquelles ils ne trouveront d'abri qu'autant qu'eux-mêmes et leurs ennemis, ils se convertiront à la parole de paix et de progrès que nous venons apporter au monde.

Mais, Messieurs, ces attaques dont nous sommes l'objet, que nous n'appelons pas, que nous ne redoutons pas davantage, doivent être appréciés par nous à leur juste valeur ; et de quelque côté qu'elles nous arrivent, quelles que soient jamais leur forme et leur intensité, nous devons reconnaître que ce seront toujours des tentatives partielles, isolées, impuissantes pour interrompre le cours de nos travaux, et d'autant plus faciles à réprimer que, provenant de préjugés, de passions religieuses ou politiques, antipathiques les unes aux autres, et déjà attiédies, elles se contredisent et s'annulent réciproquement.

La persécution, Messieurs, c'est toute une vieille société en décadence qui se réveille, se rallie et se lève comme un seul homme, pour écraser à sa naissance la nouvelle société qui se forme dans son sein. C'est, par exemple, l'église catholique, engourdie, affaiblie, agonisante, se ranimant un moment dans l'institution des jésuites et dans l'inquisition, pour s'efforcer d'étouffer le protestantisme et la philosophie.

Eh bien ! nous le disons avec calme, et bien certains d'ailleurs que l'œuvre que nous accomplissons ne saurait être sans souffrances et sans périls, mais certains aussi que ces dangers et ces souffrances sont d'une tout autre nature que ceux qui mirent l'empire païen tout entier aux prises avec l'église du Christ ; nous le disons, la religion définitive révélée par SAINT-SIMON, l'association universelle, telle qu'elle existe en germe et se grossit tous les jours, ne sera jamais persécutée dans l'acception large de ce mot. Née d'un Messie qui dut souffrir le martyre du dédain, de la misère, de l'abandon, du désespoir, mais sur la personne de qui DIEU ne voulut pas que les mains de la société divisée s'apesantissent, elle ne porte en elle rien qui attire la lutte. La vieille société ne saurait se lever en masse, cette fois, contre la société naissante..... ELLE NE LE PEUT PAS !

Ceci est un fait nouveau, unique dans l'humanité ; mais il est saillant, manifeste. Il ressort de tout ce qui nous entoure, et, lui seul, il peut donner l'explication, le sens de l'état actuel de la politique européenne, et des changemens qui n'ont cessé d'intervenir depuis trois siècles dans les institutions, les mœurs, les habitudes des peuples. Au point où nous sommes arrivés de notre exposition, ce fait doit vous faire envisager la doctrine Saint-Simonienne sous un nouveau jour. Il nous offre enfin une éclatante occasion de vous faire mieux connaître, mieux apprécier les apôtres de la foi nouvelle, et c'est à ce titre surtout que nous l'avons choisi comme le sujet le plus profitable de notre enseignement d'aujourd'hui.

Messieurs,

Si nous avons pu ébranler ce qui vous restait de confiance aveugle dans les doctrines catholiques ou libérales, si déjà vous concevez que tous les progrès sociaux du passé ne sont que des essais, des efforts partiels de l'humanité pour se constituer sur le globe entier en association universelle, si vous envisagez avec nous les religions qui se sont succédées jusqu'à ce jour, toujours progressives, mais toujours incomplètes, comme les vastes préliminaires d'une révélation universelle et paci-

fique ; si vous avez bien saisi la nature et la destinée qui distinguent manifestement la foi Saint-Simonienne de toutes celles qui l'ont précédée, vous comprendrez alors la valeur providentielle de cette différence non moins éclatante, qui existe entre les circonstances politiques au milieu desquelles nous apparaissons, et celles, par exemple, qui accueillirent la venue des chrétiens.

Deux grands mouvemens politiques ont signalé le développement général de la population européenne.

Par le premier, les familles, les tribus, les peuplades, les cités innombrables qui la divisaient primitivement à l'infini ont tendu de toutes parts à s'unir, à se confondre en une immense association qui a été réalisée par l'empire romain. C'est au moment où cette activité d'agglomération, cette concentration de toutes les forces politiques européennes était dans sa plus grande vigueur que le christianisme est apparu.

Par le second mouvement l'association colossale, oppressive et toute matérielle de l'empire, après avoir été convulsivement transformée, par le christianisme, en une unité pacifique mais purement spirituelle, parvenue enfin à son apogée, tendit dès lors à se diviser et à se dissoudre de plus en plus afin de faire place à une association définitive qui embrassât dans une même loi d'amour, l'ordre matériel et l'ordre spirituel. C'est au moment où cette tendance de décentralisation, de dissémination de l'antique pouvoir, est dans la plus grande intensité que la religion Saint-Simonienne apparaît!

Le monde a donc été préparé de deux manières toutes opposées pour recevoir la loi du CHRIST et celle de SAINT-SIMON.

Jetez en effet les yeux autour de vous, et à la place où siégèrent tour à tour l'empire unitaire de la Rome de César et de celle d'Hildebrand, contemplez aujourd'hui ces peuples, ces états, ces croyances diverses. Pénétrez au milieu de ces peuples, et dites si leurs espérances à tous, leur but semblable, que chacun d'eux poursuit isolément, ne sont pas de diviser en des portions de plus en plus petites et multipliées les débris déjà épars des pouvoirs impériaux et catholiques.

Des libertés, des concessions, des garanties, tel est le cri universel des masses. Et tandis qu'à l'apparition du christianisme, tous les pouvoirs disséminés dans les cités de la Grèce, de l'Italie, de la côte africaine, de la Germanie, des Espagnes et des Gaules tendaient à se concentrer et à s'unir sous la pourpre impériale, aujourd'hui que retentit la parole naissante de la société Saint-Simonienne, tous les pouvoirs arrachés à la féodalité et au catholicisme et concentrés un moment dans les mains des rois, tendent à diverger du centre, à se diviser et à s'éparpiller dans la foule agitée des peuples. Il semblait, aux premiers temps de l'association chrétienne, que les sociétés païennes, de mœurs et d'habitudes matérielles, pressentaient que dans l'église se levait un monde tout opposé à leur monde de travaux guerriers et de plaisirs sensuels; un monde régi par des lois ennemies de leurs, traitant d'impiété ce qu'ils avaient cru saint, et les menaçant violemment dans leur molle quiétude de réprobation et de châtimens éternels; il semblait qu'avertis instinctivement de la guerre que l'esprit allait livrer à la matière, l'ame au corps, la religion pacifique à la politique guerrière, ils se préparaient à la lutte en laissant le César romain disposer de toutes leurs forces, les concentrer les unir en faisceau dans ses mains, afin de pouvoir rallier et coordonner tous les efforts et leur imprimer une impulsion unitaire contre l'ennemi commun.

Et ne dirait-on pas aujourd'hui que les peuples, lassés de la lutte interminable de l'état et de l'église, de la politique et de la religion, pressentent enfin qu'en ce moment ils sont appelés à ne former qu'une société pacifique où l'activité matérielle de l'homme ne sera plus employée à la guerre mais aux travaux créateurs de l'industrie, ou l'activité intellectuelle ne s'occupera plus de théologie mystique, mais de science, dont la RELIGION sera le LIEN établi entre les *industriels* et les *savans* POUR LE PLUS GRAND BIEN ÊTRE DE TOUS.

Ne semble-t-il pas que les peuples fatigués de leur ancien monde de rivalité et de souffrances, comprennent confusément qu'un nouveau monde d'union et de bonheur se lève, où tous viendront prendre place tour à tour.

Ne semble-t-il pas voir de toutes parts les hommes et les nations tout préparer pour recevoir pacifiquement, l'intervention pacifique de nouveaux élus de Dieu. Partout, Messieurs, des défiances insurmontables assaillent et désorganisent les gouvernemens étrangers aux travaux d'industrie, de science et de beaux-arts de leurs gouvernés, et aux sympathies instinctives qui rapprochent les peuples. On sent qu'ils n'ont point le secret des besoins palpitans des sociétés et qu'ils n'en peuvent trouver le remède. On ne veut pas qu'ils frappent en aveugles ce qui pourrait être le salut de tous; on leur enlève l'autorité pièce à pièce; on les désarme, on annule leurs forces en les dispersant. Partout où s'élèvent encore de vieilles barrières, de vieilles entraves à l'émission de pensées nouvelles, de sentimens nouveaux, de nouvelles tentatives d'association, on démolit, on balaye la place; on la veut radicalement nette et libre; comme si l'on s'attendait que de cette terre nue va surgir quelque édifice magnifique offrant à tous un abri, et portant en lui les destinées du monde.

Messieurs, tel n'est pas, sans doute, l'espoir du monde; le monde n'a pas conscience des jours qui sont proches, il ne connaît pas encore toute la grandeur, toute la bonté, toute la valeur d'avenir de son œuvre de démolition. Mais vous qui venez assidûment entendre la parole de paix universelle, vous qui savez déjà que jamais les hommes n'ont renversé d'institutions que pour en élever de meilleures et de plus vastes, vous qui savez quelle volonté progressive a présidé à ce long enchaînement

d'époques d'ordre et de désordre, vous qui savez que DIEU n'*efface* que pour *écrire*; qu'il ne détruit que pour créer; quels que soient encore aujourd'hui vos hésitations et vos doutes, vous contemplez avec nous le but sublime où converge toute la politique des nations européennes, vous saisirez le vrai sens de cette méfiance universelle.

Au milieu des convulsions où des yeux égarés croient lire une éternelle anarchie que d'autres contemplent encore avec amour, en juste haine de toutes les hiérarchies du passé, vous verrez poindre les signes d'un ordre nouveau. Au milieu des doubles ténèbres où les peuples se déplacent, s'agitent et s'appellent confusément, vous les verrez tracer sous leurs pas, en rayons lumineux, les larges bases de leur alliance définitive.

Ainsi admirant cette longue et solennelle dépossession, par laquelle la société se dépouille en la personne du pouvoir, de sa puissance unitaire de volonté et d'action, de ses derniers instrumens de violence et de torture, de toute son armure féodale et monarchique, offensive et défensive, vous direz avec nous :

C'est quelle est préparée à recevoir directement et rapidement le baume divin qui va la guérir de ses plaies; c'est qu'elle peut comprendre, chérir et réaliser la loi de paix et de travail, dont l'heure est enfin sonnée pour tous; c'est qu'elle doit accueillir, sans secousses, sans guerre, l'élargissement graduel de l'association universelle, qui s'élève dans son sein; et qu'il lui est possible, si elle en est suffisamment avertie, de sentir que c'est elle-même, elle, société vieillie et souffrante, qui se transforme ainsi à une vie meilleure.

Et alors, Messieurs, profondément convaincus que du côté de la société tout a été ménagé, ordonné, pour que la dernière évolution sociale vers laquelle toutes les nations, éparses sur le globe, n'ont cessé de marcher, s'opère sans convulsion, sans perturbation générale, vous vous retournerez vers nous avec une sainte anxiété, vous nous approcherez pleins d'un nouvel intérêt, interrogeant nos pensées, nos démarches, nos personnes; vous serez invinciblement entraînés à expérimenter, par vous-mêmes, si dans ces hommes si ardens de zele et de foi, qui se proclament envoyés de DIEU même, pour fonder la hiérarchie pacifique de la capacité, dans la triple direction des arts, de la science et de l'industrie, pour substituer la distribution des richesses morales, intellectuelles et physiques, selon les mérites, à l'aveugle distribution de la naissance; pour opérer, en un mot, cette dernière évolution morale qui doit faire progressivement de toutes les classes, de tous les peuples, une seule famille; si, dans ces hommes, tout est combiné, ordonné, pour que leur influence se fasse toujours justice avec douceur et opportunité; si leur langage ne vient pas surprendre les masses par des mystères étrangers à leurs travaux; s'il leur sera donné par leurs actes de montrer au grand jour qu'ils servent les intérêts palpitans du moment; si leur vie entière est de nature à leur gagner la confiance.

Messieurs, écoutez-nous!

Nous ne venons pas enseigner des mystères étrangers à vos travaux habituels, nous ne venons pas contraindre vos affections à sortir de leur activité présente pour se lancer dans de mystiques contemplations. Nous venons seconder, électriser *vos travaux*, EN LES ASSOCIANT.

Nous ne venons pas, comme des chrétiens, affliger les riches et les heureux du siècle, les menacer de châtimens et de tortures sans fin, et leur faire expier le long privilége dont ils ont joui, en les forçant de partager les privations, l'humilité, l'abstinence où languissent si misérablement les classes pauvres. Nous venons rendre moral, social, l'amour de l'aisance et du bonheur, nous venons révéler tout ce qu'il y a d'abondance et de plénitude de richesses dans l'association de tous les travailleurs, artistes, savans, industriels, et leur classement selon leur capacité; nous venons revéler à ceux que DIEU fait aujourd'hui dépositaires des trésors créés par l'industrie humaine, pour quel saint et philanthropique usage DIEU les plaça dans leurs mains; nous venons leur inspirer le désir de faire participer les classes pauvres et nombreuses à la moralité, aux lumières, au bien être, déjà acquis aujourd'hui aux classes aisées, de les y faire participer avec nous, en concourant de tous leurs efforts au progrès de la religion définitive, qui vient assurer à tous les êtres humains, sans exception, l'éducation le travail et le repos conformes à l'inclination et aux mérites de chacun.

Nous ne venons pas courber la foule muette sous les pieds du génie, ni étouffer le génie dans les cris de la foule; nous ne sommes ni despotes, ni anarchistes. Nous venons élever toutes les âmes nobles, généreuses, en les électrisant d'un religieux amour pour les masses, nous venons apprendre aux masses à aimer, à honorer, à suivre de leur vivant les grands hommes qui travaillent à leur amélioration morale, intellectuelle ou physique; elles qui souffrent tant depuis qu'elles n'ont plus de respect que pour leur mémoire, de piété que pour leurs tombeaux.

Nous ne venons pas enfin heurter l'orgueil national par l'opiniâtreté d'une philanthropie vaine et aveugle. Nous venons justifier, exalter la juste fierté et l'enthousiasme de tous les peuples en leur révélant les liens cachés qui tendent à les resserrer fraternellement en une seule famille, en leur révélant la part qu'ils ont prise aux progrès que l'humanité a déjà faits vers l'association universelle, et la mission spéciale qu'ils ont à remplir désormais pour en hâter la réalisation. Et, dans la multitude des nations, qui pourrait, plus que nous, glorifier la France, la bénir et l'aimer, nous qui sentons, les premiers, tout ce qu'il y a de religieux dans l'influence que son langage, ses couleurs,

ses généreuses sympathies ne cessent d exercer sur l'Europe; nous qui plaçons sur sa tête la triple couronne, nous qui saluons en elle le peuple initiateur, le peuple élu pour étendre à tous les peuples sa glorieuse paternité!

Et si nos croyances, dans leur contact avec les sympathies les opinions dominantes, sont telles qu'elles éclairent, concilient les intérêts généraux, tous les désirs de gloire, toutes les nobles espérances; comment nos actions pourraient-elles être en désaccord avec elles? comment pourrions-nous propager sous des formes et par des moyens étrangers, hostiles, antipathiques aux habitudes de la société qui nous environne, cette foi que notre bonheur et notre gloire est de communiquer?

Non, Messieurs, si nous n'avons pas de mystères étrangers à vos travaux, nous n'avons pas de pratiques qui leur soient étrangères. Notre demeure n'est pas dans les lieux écartés, dans les déserts, les catacombes : nous sommes nés du monde, pour le monde, et notre demeure est au milieu de vous. Nous n'avons pas de patrie secrète, mystique, détachée et ennemie de la terre. Notre patrie, Messieurs, est la vôtre, élargie de toutes les nations, qui la supplient en lui tendant les bras. Nous ne dissimulons pas notre foi aux yeux de la foule, nous ne la propageons pas, dans l'ombre, au sein des familles, sous le sceau du secret; nous sommes arrivés, religion universelle que DIEU déploie au milieu des hommes et des peuples pour associer leurs intérêts, leurs opinions, leurs sympathies, et nous avons planté hardiment notre bannière au milieu des partis philosophiques, politiques et religieux, et nous avons créé un temple, une école, des journaux.

Messieurs, nous n'étions pas, comme les premiers chrétiens, de pauvres pêcheurs, hommes obscurs, éloignés du fracas des affaires, étrangers aux intérêts du monde et aux querelles des partis. Hier encore, compagnons de vos études, de vos travaux polytechniques, en.ns des écoles, nous respirions comme vous la guerre contre un pouvoir usé, débile, qui, par astuce et par violence tentait de faire rebrousser chemin à la nation inspiratrice qui marche en tête de l'humanité. Nous ne savions pas encore ce qu'il fallait aimer; nous ne savions que haïr ce qui était rétrograde; mais cette haine vigoureuse que nous faisaient éprouver l'humiliaion, la servitude, les douleurs cuisantes de la France et de l'Europe, nous la ressentions jusqu'à l'accablement, jusqu'au désespoir, jusqu'au sacrifice.

Ceux qui reçurent du premier disciple de SAINT-SIMON le dépôt sacré de son héritage, avaient poussé jusqu'à de redoutables épreuves leur dévoûment au libéralisme, car la parole Saint-Simonienne n'avait pas encore retenti dans le monde, et le libéralisme était ce qu'il y avait de plus progressif.

Mais, Messieurs, n'avons-nous à cet égard rien de commun avec vous? N'est-ce pas à un titre pareil que les premiers vous venez nous entendre? N'est-ce pas que vous êtes ce que nous étions avant que la lumière nouvelle frappât nos yeux : dévoués aux larges principes de la critique, actifs, infatigables à rechercher tout ce qui peut hâter la disparition des priviléges de la naissance; ou bien encore, désabusés sur la toute-puissance de l'opposition libérale à fonder l'amélioration positive de la classe la plus nombreuse; et alors incertains, inquiets, attentifs à l'apparition des idées nouvelles, quêtant partout une solution au malaise de votre incertitude.

Eh bien! si telle est la disposition de cœur et d'esprit qui vous attire à nous, elle n'a rien qui nous soit étrangère; car ce fut la nôtre quand nous nous approchâmes pour la première fois des disciples de SAINT-SIMON; comme vous, nous étions des plus chauds partisans du libéralisme ou des plus amèrement désabusés de ceux qui en avaient sondé l'insuffisance; et si, malgré cela ou plutôt à cause de cela, nous avons des premiers compris, aimé, réalisé la religion Saint-Simonienne, quels obstacles pourrions-nous rencontrer en vous que nous n'ayons présentés nous-mêmes, et qu'on ne nous ait donné la force de lever?

Non, Messieurs, en nous et au dehors de nous, par la religion nouvelle et par l'état du monde au milieu duquel elle s'élève, notre époque se distingue de toutes les époques analogues du passé; elle est unique dans le développement de l'espèce humaine.

Nous le répétons, quelles que soient les épreuves qu'il nous faille traverser, quelles que soient les calomnies, les injures, les menaces aveugles auxquelles nous devions être en butte, elles n'auront jamais le caractère de celles qui accueillirent les religions antérieures; elles n'auront jamais la puissance de soulever une PERSECUTION, et ces attaques seront toujours pour nous une occasion de progrès.

C'est ainsi que le reproche violent d'absolutisme que l'on nous adressait nous a donné le moyen de faire comprendre à un bien plus grand nombre de personnes comment la liberté dont l'homme jouit par la religion Saint-Simonienne s'exerce dans un cercle cent fois plus plus large que tous ceux où elle a été renfermée jusqu'à ce jour. Ainsi les accusations aveugles et malveillantes par lesquelles quelques ames charitables s'efforceraient volontiers d'assumer sur nos têtes le malaise et toutes les perturbations qui se perpétuent au sein de la société, nous placent sur un terrain ou il nous est plus facile de faire sentir les causes véritables du *désordre actuel* et de l'ORDRE imposant que la doctrine Saint-Simonienne seule est appelée à réaliser.

Jusqu'à ce jour, sans doute, la société souffrante a a toujonrs accusé des maux qu'elle éprouvait, ceux qui lui en apportaient le remède; mais les temps et les hommes sont venus, qui ne lui permettent plus de caresser long-

temps une si misérable illusion. Il est trop facile de lui faire toucher de la main sa blessure saignante.

C'est un fait flagrant aujourd'hui que la défiance, la haine, la guerre ouverte qui existent entre les gouvernans et les gouvernés. Eh bien! Messieurs, est-ce nous que l'on peut accuser sérieusement d'avoir déchaîné les rois contre les peuples, les fidèles contre leurs prêtres.

Tous les écrivains, tous les penseurs luttent entre eux violemment. Il n'est pas un seul journal qui ne soit le détracteur, l'antagoniste de tous les autres; tous les travailleurs, tous les producteurs luttent violemment entre eux; il n'y a pas un marchand, un manufacturier qui s'élève autrement qu'en s'efforçant de faire crouler les voisins. Est-ce nous qui avons divisé les banquiers, les industriels, les journalistes? Est-ce nous qui leur avons dit: Dépouillez-vous, calomniez-vous, ruinez-vous les uns les autres?

L'antagonisme existe entre les classes, entre les âges, entre les sexes, qui luttent à qui l'emportera de la ruse ou du despotisme légal. Est-ce nous qui avons divisé les maîtres et les ouvriers, les pères et les enfans, les professeurs et les élèves, et qui avons fait du mariage un marché d'argent?

Enfin les beaux-arts, réfléchissent toujours les douleurs ou les joies sociales; et que produisent aujourd'hui les beaux-arts? Des chants diaboliques, infernaux, des monstruosités aux couleurs cadavéreuses, des poèmes qui ne respirent que le sang, la mort, le néant! Tous les artistes ont le spleen. Eh bien! est-ce nous qui avons affligé les artistes de cette plaie de tristesse et de langueur?

Concevez donc que nous n'avons produit aucun des maux dont vous souffrez, mais que ce sont ces maux qui nous ont produits, nous qui arrivons pour les guérir.

Non, Messieurs, la société n'est pas si riche en enthousiasme, en sentimens généreux, en vertu, elle n'est pas si riche quelle puisse rejeter avec dédain et violence le trésor que nous lui apportons; ses membres ne sont pas si tendrement unis, les uns les autres, pauvres et opulens, hommes et femmes, pères enfans, gouvernans gouvernés, pour que l'association universelle que nous venons réaliser lui apparaisse comme une perturbation, un désordre. Et les membres de cette société si divisée ne sont cependant pas si égoïstes qu'ils aient perdu tout sentiment d'un bien général et ne puissent apprécier, à mesure qu'ils la connaîtront, notre mission.

Reployez vos regards sur vous-mêmes, portez-les surtout ce qui vous entoure; et, dans la bonne foi, la sincérité de vos cœurs, dites si vous n'avez pas souvent déploré que la vie ne fût plus qu'une triste illusion, un songe décoloré d'où la tendresse la gloire, l'enthousiasme se sont évanouis et qui ne présente plus aujourd'hui qu'une guerre hideuse où se heurtent pêle mêle, les forts et les faibles, les savans et les ignorans, les heureux et les misérables.

Oui, Messieurs, ce fut là souvent, pour vous, un sujet d'inquiétude, d'amers regrets et d'espérance timides. Oh! combien vous voudriez saisir avidement alors l'appui solide que vous présente la foi Saint-Simonienne, avec quelle joie vous vous abandonneriez à l'exemple de ceux qui sont une preuve vivante de cette foi, puisqu'ils l'ont réalisée!

Eh bien! ce que vous avez ressenti, ce que vous ressentez peut-être en ce moment, la société tout entière l'éprouve. C'est là le signe infaillible qu'elle a soif, dès ce moment, de la religion nouvelle, et qu'elle vient en masse au devant. Et c'est le signe infaillible que les plus proches vous comprendront et vous suivront quand vous leur direz vous-mêmes ce que nous vous disons tous les jours:

TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR BUT L'AMÉLIORATION PROGRESSIVE DU SORT MORAL, INTELLECTUEL ET PHYSIQUE DE LA CLASSE LA PLUS PAUVRE ET LA PLUS NOMBREUSE! TOUS LES PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE SANS EXCEPTION DOIVENT ÊTRE SUCCESSIVEMENT ABOLIS!

A CHACUN SELON SA CAPACITÉ; A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES ŒUVRES!

ANNONCE.

RELIGION

SAINT-SIMONIENNE.

PRÉDICATIONS:

Salle Taitbout, *rue Taitbout*, *n°* 9, tous les dimanches, à midi précis.

ENSEIGNEMENS:

Grande salle du Prado, *galerie en face du palais de Justice*, tous les lundis soir, à sept heures et demie; tous les mercredis, à une heure et demie.

Salle de l'Athénée, *place de la Sorbonne*, *n°* 2, tous les mercredis, à une heure et demie.

Tous les dimanches aura lieu, dans la même salle, un autre enseignement, à deux heures de l'après-midi.

Salle de la Redoute, *rue de Grenelle-Saint-Honoré*, n° 45, tous les samedis soir, à sept heures et demie.